

Se laisser VIVRE

Curieuse, cette pression qui fait juger autrui à la seule aune de ce qu'il fait, de ce qu'il produit. Le quotidien n'est-il pas aussi une œuvre et des plus sacrées? Comment juste être qui l'on est sans avoir rien à prouver?

TEXTE ALEXANDRE JOLLIEN ILLUSTRATION TASSILO



Alexandre Jollien est une personnalité d'exception. A 38 ans, le philosophe valaisan a déjà publié *Eloge de la faiblesse*, *Le métier d'homme*, *La construction de soi*, *Le philosophe nu* et *Le petit traité de l'abandon*. *Autant de livres, autant de succès qui dépassent nos frontières. Si l'écrivain rencontre une telle adhésion, c'est sans doute parce qu'il touche, sans détour, le cœur. Avec des mots simples, de la chaleur, de l'empathie. Et de l'écoute. Alexandre Jollien, qui anime de nombreuses conférences, reste proche de ceux que l'existence malmène. Nous lui avons demandé de nous parler de toutes ces interrogations de l'âme. De nous donner aussi des pistes pour nous aider à mieux vivre. Retrouvez-le dans ces colonnes toutes les deux semaines.*

Ah ces sacrées questions qui tentent en vain de nous cerner: «Qu'est-ce tu fais dans la vie?», «Tu travailles où?» Un étudiant engagé dans une âpre lutte pour une reconnaissance et une situation me disait récemment: «Si je m'arrête, je vais craquer pour de bon. Je n'existe qu'au futur.» Il m'a expliqué qu'étudier représentait le sommet du sacrifice, qu'il lui fallait renoncer à une jeunesse et que le bonheur ne viendrait qu'avec une profession généreusement rémunérée. Parfois, pour briser les préjugés, à mon tour, j'enfile une à une les étiquettes au lieu de vivre nu: «Je suis écrivain, philosophe, et j'étudie à l'université. J'ai trois enfants.» Le quotidien n'est-il pas aussi une œuvre et des plus sacrées? Pourquoi mettre en avant ce que l'on fait? Ma fille m'a dit récemment: «Tu es handicapé toute la journée, repose-toi un peu.» Comment juste être qui l'on est sans avoir rien à prouver?

Aux bains publics, au supermarché, dans la rue, pourquoi suis-je toujours obligé de décliner mes activités pour être quelqu'un? Pourquoi avons-nous besoin d'être reconnu pour exister? Et comment considérons-nous le faible, celui qui doit s'arrêter de courir pour marcher un peu plus lentement? Il y a peu, je rencontrais un ouvrier, petit frère de Jésus. Alors que je demandais au religieux quelques règles



de vie à me mettre sous la main, sa réponse fut cristalline: «J'essaie de suivre la vie du Nazaréen, cet homme lumineux, qui, simplement, et, en vérité, vivait. Manger, boire, aimer, faire son travail simplement, ne pas vouloir faire de bruit, juste être sur le chemin, n'est-ce pas ça vivre?» Magnifique invitation à simplifier le quotidien et toujours avancer loin de ce qui n'est pas nécessaire au cœur d'une fidélité à un travail qu'on n'a pas forcément choisi. Mais sur ma route, s'est bientôt dressé un chef d'entreprise qui m'a litté-

ralement mis en garde. Après que je lui ai confessé que je méditais une heure par jour, il s'est exclamé: «Pose plutôt ton cul sur une chaise, allume ton ordinateur et pense jour et nuit aux moyens de te faire un max de blé!» Comment lui expliquer que j'ai rejoint le Pays du Matin calme pour essayer d'accueillir ce qui arrive sans aigreur, découvrir une vie spirituelle tout en étudiant la pratique du zen et le coréen.

Quand j'étais petit, j'entendais souvent pour désigner un fainéant des paroles

lâchées en patois saviésan. Une expression m'a toujours blessé: «Celui-là, il n'a jamais cassé le manche d'une hache.» Pour ma part, à ce jour, je n'en ai brisé aucun. Et ma condition physique pourrait certainement, si elle se gâte, me contraindre à en faire moins. Curieuse, cette pression qui fait juger autrui à la seule aune de ce qu'il fait, de ce qu'il produit.

Aux bains publics, un homme regarde Augustin remettre les espadrilles à son papa. Il m'accoste: «Vous vous rendez compte que vous avez tout? Je donnerais



ÊTRE EN REPOS AU TRAVAIL, TROUVER LA SÉRÉNITÉ AU SEIN MÊME DES TOURMENTS, VOILÀ LA VÉRITABLE PAIX. MAIS ENCORE FAUT-IL AVOIR DES CONDITIONS DE VIE DÉCENTES POUR Y GOÛTER ET REDONNER AU TRAVAIL SA VOCATION: CONSTRUIRE AVEC LES AUTRES.

tout pour ça. Il n'y a rien de mieux que ce bonheur.» Et, à dire vrai, je n'ai presque rien fait pour y avoir droit. Il est venu sans efforts, sans mérite en tout cas.

Etre avant de faire

Diminuer les poids et les exigences inutiles, c'est déjà un bon départ pour apprécier ce qui reste intact sous les pressions. Ne pas s'encombrer et s'affranchir petit à petit, millimètre par millimètre, de cet idéal de perfection qui tyrannise plus d'un n'est pas peu non plus. Mais comment ne pas oublier de se rappeler d'instant en instant où est l'essentiel. Le zen comme maître Eckhart nous convient à concilier ce qui s'oppose. Etre en repos au travail, trouver la sérénité au sein même des tourments, voilà la véritable paix. Mais encore faut-il avoir des conditions de vie décentes pour y goûter et redonner au travail sa vocation: construire avec les autres, bâtir ensemble. Depuis que j'ai repéré le masque offert par une profession, je peux à chaque rencontre, au lieu de demander mécaniquement: «Qu'est-ce que tu fais dans la vie?», «Comment occupes-tu tes journées?», oser laisser monter cet émerveillement: «Qui es-tu, toi qu'il m'est donné de rencontrer?» Trouver une liberté au milieu des impératifs, des échéances, de l'imprévu, renoncer à toutes les aliénations pour vivre toujours plus limpide-ment, c'est tout un métier. ■